

Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 27 (1894)

Artikel: La certitude chrétienne : son fondement, son développement et ses limites. Chapitre III, La révélation assimilée
Autor: Raccaud, J.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-379557>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LA CERTITUDE CHRÉTIENNE

SON FONDEMENT, SON DÉVELOPPEMENT ET SES LIMITES

PAR

J. RACCAUD

pasteur.

CHAPITRE III. — LA RÉVÉLATION ASSIMILÉE

§ 1. Le Saint-Esprit.

Nous venons de parler de la Bible ; voyons maintenant comment est préparée la rencontre entre la révélation divine et la conscience humaine. Cette préparation est l'œuvre du Saint-Esprit.

Qu'est-ce que le Saint-Esprit ? Le Saint-Esprit est une puissance spirituelle, puissance mystérieuse mais réelle, dont l'action a la plus haute importance dans la vie chrétienne. On a pu fort justement le définir : Dieu en nous.

Afin de demeurer en dehors de toutes les discussions qui se sont élevées à son sujet, discussions qui ne peuvent rentrer dans le cadre de notre étude, nous définirons le Saint-Esprit : l'agent (personnel ou non) par lequel Dieu se communique. Jésus étant la Parole de Dieu¹, c'est-à-dire celui par qui il s'est fait connaître, le Saint-Esprit est l'agent par lequel le Seigneur glorifié règne sur les hommes et vient habiter en eux².

¹ Cp. Jean 1, 1-18.

² Cp. Jean XIV, 15-19 ; Gal. II, 20 ; Apoc. III, 20.

« Il faut bien prendre garde, écrit M. Guers, de séparer ce que Dieu lui-même a joint, le Saint-Esprit et la Parole ; nous ne le ferions qu'à notre préjudice. L'Esprit n'agit pas sans la Parole, et d'autre part la Parole n'a d'efficace que par l'Esprit.¹ »

Nous aurons un peu plus tard à corriger ce qu'il y a de trop absolu dans la première de ces affirmations : L'Esprit n'agit pas sans la Parole ; pour le moment nous voulons nous attacher à la seconde : La Parole n'a d'efficace que par l'Esprit.

Quand le soleil apparaît, celui qui contemple son lever du haut de quelque sommité le voit visiter tout d'abord les pointes les plus élevées des montagnes ; peu à peu les sommets de moindre importance s'illuminent aussi ; enfin les brillants rayons atteignent les flancs mêmes des vallées. La lumière que le Saint-Esprit répand sur la Bible présente quelque analogie avec celle dont le soleil remplit la nature. Le Saint-Esprit commence par illuminer les points les plus importants de la révélation, ceux que la conscience saisit le plus facilement, puis, au fur et à mesure des besoins, il entre davantage dans le détail. Le Saint-Esprit, par lequel Dieu a inspiré les auteurs sacrés, illumine la Bible pour ceux qui la lisent avec un cœur bien disposé.

« Il y a dans cet ensemble d'écrits qu'embrasse l'Ancien et le Nouveau Testament, dans la Bible, une autorité toute spéciale.... C'est l'autorité de l'Esprit de Dieu, présent dans ces pages, puisqu'il se sert d'elles pour allumer sa flamme au fond de ceux qui les lisent avec un cœur ouvert à son action. Ce livre, disait le célèbre évangéliste américain Moody, je sais bien qu'il est inspiré, puisqu'il m'inspire². »

Jésus étant le centre même de la révélation qui est contenue dans la Bible, la première action du Saint-Esprit sera de mettre en pleine lumière la personne du Sauveur, afin de nous pousser dans ses bras. Ce premier résultat une fois acquis, l'œuvre que le Saint-Esprit doit accomplir dans la Bible, n'est pas achevée. Jésus avait dit à ses disciples : « L'esprit de vérité

¹ *Le Saint-Esprit*, p. 205-206.

² L. Monod, *Le problème de l'autorité*, p. 69.

me glorifiera, parce qu'il prendra de ce qui est à moi et vous l'annoncera¹. » Le Saint-Esprit découvre dans toute la Bible, et montre au disciple de Jésus, les éléments chrétiens. C'est lui qui illumine tout à coup devant les yeux du lecteur un verset lu et relu bien des fois sans profit ; c'est lui qui, au nom du Seigneur, rend témoignage à notre esprit de la vérité des paroles que nous lisons.

Il y a dans le Lévitique² une quantité de préceptes divers, exposés sous une forme aussi positive les uns que les autres. Nous, chrétiens, nous en transgressons la moitié avec une pleine tranquillité d'esprit, et nous nous sentons liés par les autres. Pourquoi ? Parce que quand nous lisons : « Tu n'ensemenceras point ton champ de deux espèces de semences ; et tu ne porteras pas un vêtement tissu de deux espèces de fil³, » le Saint-Esprit se tait ; il nous montre que ce verset, au moins dans son sens premier, n'exprime pas la volonté éternelle de Dieu. Il rend au contraire son témoignage à ces paroles : « Tu te lèveras devant les cheveux blancs, et tu honoreras la personne du vieillard. Tu craindras ton Dieu⁴. »

Nous croyons non seulement que Dieu a jadis parlé aux auteurs bibliques, mais que Dieu nous parle encore directement par le moyen de la Bible. Ce volume n'est pas le message d'un père absent, il est, grâce à l'action du Saint-Esprit, la parole qu'un père, toujours présent, adresse à ses enfants.

Plus le privilège qui nous est accordé est grand, plus nous devons être attentifs à en faire un emploi judicieux. Eprouvons soigneusement les inspirations qui nous saisissent pour savoir si réellement elles viennent du Saint-Esprit. Toute illusion serait dangereuse. Sachons également quand, sur un verset obscur, le Saint-Esprit ne nous dit rien, garder nous aussi le silence, sachons ignorer. Provoquons son action, si le sujet nous paraît réellement important ; prions, examinons les interprétations proposées, mais apprenons aussi à posséder notre

¹ Jean XVI, 14.

² Cp. surtout chap. XIX.

³ Lév. XIX, 19.

⁴ Lév. XIX, 32.

âme par la patience. Le Saint-Esprit nous présente la nourriture qui nous convient, il la prépare en vue de nos besoins ; quand son action ne se fait pas sentir, ne lui forçons pas la main, nous le répétons : sachons ignorer.

Nous pourrions également parler de l'action négative du Saint-Esprit. Non seulement il nous présente la nourriture spirituelle nécessaire, mais encore il nous met en garde contre le contenu de tel passage qui exercerait sur nous, à un certain moment ou même d'une manière générale, une influence fâcheuse. Là aussi nous sentons l'action puissante et bienveillante d'un ami ; nous ne sommes pas isolés, pas orphelins, nous sommes conduits et protégés. Plus la vie se développe, plus l'action du Saint-Esprit se fait sentir. Nous devenons dociles à sa voix, nous nous laissons conduire par lui. Il continue à nous donner notre nourriture selon nos besoins, à nous garder ; jamais il ne se lasse, il est l'ami le meilleur. Jésus accomplit par son moyen toutes ses promesses de la manière la plus fidèle.

Nous disions, au commencement de notre paragraphe, qu'il était exagéré d'affirmer que l'Esprit n'agit pas sans la Bible. Nous croyons au contraire que le Saint-Esprit fait, sans le secours de la Bible, tout un travail dans le cœur de ceux qui ne connaissent pas Dieu. Sans doute, là encore une parole biblique entendue par hasard, un verset appris dans l'enfance peuvent être employés par l'Esprit de Dieu ; mais il peut aussi, nous en avons la conviction, agir seul. C'est lui qui prépare la conscience à entendre la voix divine. Il lui fait sentir ce qui lui manque, il lui montre la vanité des buts si multiples que poursuivent les hommes quand Dieu ne leur a pas encore révélé le vrai but de l'existence humaine. C'est lui qui provoque dans les cœurs cette souffrance aiguë, suite ordinaire des faux plaisirs du monde. En faisant cela, il réveille la conscience endormie, il provoque le besoin afin que la révélation, quand elle sera présentée, soit accueillie avec joie, saisie avec reconnaissance.

Nous n'insistons pas, il nous suffit d'avoir rappelé le secours admirable que Dieu nous accorde : cet Esprit par lequel Dieu

lui-même fait naître dans les cœurs les besoins auxquels il veut répondre par le même intermédiaire.

§ 2. La conscience morale et religieuse.

Comment pouvons-nous nous assimiler la révélation divine ? Cette assimilation est l'œuvre de la conscience morale et religieuse dont nous allons parler maintenant.

La conscience morale et religieuse est, avons-nous dit, une sphère spéciale de la conscience, celle par laquelle nous nous sentons obligés et obligés envers quelqu'un.

Il y a, nous ne l'ignorons pas, des hommes qui nient l'existence de cette sphère morale et religieuse de la conscience. Nous ne pensons pas que leur témoignage infirme ce que nous venons de dire. Dans certaines maladies, dans les cas de fièvre extrême ou de faiblesse profonde, dans l'aliénation mentale, les patients perdent la conscience de leur propre existence, de leur individualité. On voit des hommes qui échappent à l'autorité du fait : ils ne voient pas ce qui est ou voient ce qui n'existe que dans leur imagination. D'autres, beaucoup plus nombreux, échappent à l'autorité de la raison. Ce ne sont pas toujours des malades, des fous, ce sont des êtres bornés, des sots. Nous n'avons donc pas lieu de nous étonner que la conscience morale et religieuse ait aussi ses éclipses, que quelques personnes nient l'existence du devoir et ne croient pas en Dieu. Cela doit d'autant moins nous surprendre que la conscience morale et religieuse répond aux aspirations les plus nobles et les plus élevées, seulement à celles-là, et que l'obscurcissement de la conscience sur ce point spécial n'est pas sévèrement jugé par la généralité des hommes. Qu'un homme déraisonne d'une façon patente, l'opinion publique se prononcera contre lui ; on le déclarera sot, insensé ; on rectifiera, parfois rudement, ses opinions. Il fera certainement tous ses efforts pour sortir de cette fâcheuse situation, pour peu qu'il soit susceptible de s'en rendre compte. Qu'un homme, sous l'empire d'un cerveau dérangé, se fasse au sujet de ce qui l'entoure des illusions continuelles, il sera également tiré d'erreur ou si ce n'est pas

possible, déclaré fou et traité comme tel. Il en est tout autrement au sujet de la conscience morale et religieuse, on peut l'étouffer, la fausser sans que l'opinion publique s'émeuve. Les hommes ne condamnent en général que les actions extérieurement coupables et sont très larges au sujet des principes. Tout cela fait que la conscience morale et religieuse est en butte à des attaques particulièrement dangereuses. Ces attaques ne doivent ni nous surprendre, ni nous ébranler. La conscience morale et religieuse existe, elle parle ; chacun pourrait entendre sa voix, chacun ou presque chacun l'entend et lui obéit, au moins dans une certaine mesure ¹.

Examinons de plus près cette sphère de la conscience. Demandons-nous tout d'abord si elle mérite le nom que nous lui avons donné. Comme beaucoup de personnes le nient, cette discussion nous arrêtera quelques instants. Si nous interrogeons sur ce sujet un homme qui n'a qu'une instruction moyenne, il nous affirmera certainement que la conscience morale et religieuse mérite complètement son titre : Elle est, dira-t-il, la voix de Dieu en nous, voix qui nous approuve quand nous faisons bien, qui nous condamne quand nous faisons mal.

Telle est aussi l'opinion de M. Ernest Naville² : « La conscience est la voix de Dieu. On l'enseigne aux enfants dans les écoles.... Je ne pense pas que l'on pût parler autrement pour être fidèle à la vérité, dans les salles closes d'un corps savant. »

L'accord n'est pourtant pas aussi complet qu'il le semblerait d'après ces paroles. Au sujet de la conscience morale, les divergences de vues sont relativement peu considérables. Plusieurs auteurs croient pourtant devoir la réduire au seul sentiment de l'obligation : « La conscience morale, disait M. Dandiran³, se réduit au sentiment de l'obligation pure et simple, de l'obligation toute nue, sans détermination aucune. » Ainsi la conscience pourrait dire : « Tu dois. » Elle ne pourrait pas dire ce que l'on doit faire. A cette question, c'est la raison seule qui répond.

¹ Cp. sur ce point : L. Monod, *Le problème de l'autorité*, p. 31, sq.

² *Le problème du mal*. Chrétien évangélique, 1868, p. 76.

³ *Cours manuscrit de psychologie*, 1881-1882.

La conscience religieuse est encore plus rudement traitée. Ecoutez M. Doumergue¹, par exemple : « Nous ne définissons pas la conscience religieuse, nous la nions. »

Nous ne sommes pas convaincu. Nous croyons que la conscience a des données soit sur le bien, soit sur Dieu et que, par conséquent, on a le droit de parler de la conscience *morale et religieuse*, deux sphères de la conscience distinctes, mais difficiles à distinguer. La conscience ajoute à l'idée d'obligation certaines déterminations plus précises. Examinons attentivement ce qui se passe en nous, nous constaterons que nous nous sentons obligés, obligés de faire le bien, de réaliser notre fin et obligés envers un être supérieur à nous.

Nous sommes encore loin de la conscience, voix de Dieu en nous, directrice infaillible. Nous reconnaissons en effet que la conscience ne nous donne pas, déjà au point de vue moral, toutes les directions nécessaires. « Il y a des hommes qui par piété filiale soignent, tandis que d'autres tuent leur père âgé². » Lesquels ont raison ? Devrons-nous conclure que la conscience des uns et des autres est dans la même situation et que seule leur raison, qui produit les lois morales, est différemment éclairée ? Souscrivons-nous à cette affirmation : « La raison, c'est nous. La conscience, ce n'est pas nous³ ? » Sans doute la raison peut faire fausse route, elle fait souvent fausse route, elle contribue à plonger dans l'erreur ceux qui se laissent égarer par elle ; mais, à notre sens, le mal dont nous souffrons est plus grave encore, notre conscience elle-même a été altérée. Notre conscience, dirons-nous en opposition avec l'affirmation que nous venons de citer, c'est nous, c'est le vrai nous. La conscience nous pousse à réaliser notre fin, à faire le bien, mais nous pouvons fausser la voix de cette conscience.

Il en est de même de la conscience religieuse, elle existe certainement : « Il y a, dans l'obligation, quelque chose qui nous élève au-dessus du monde où nous sommes placés... où tout est relatif, quelque chose d'absolu qui nous pousse à chercher

¹ *L'autorité en matière de foi et la nouvelle école*, p. 60.

² P. 47.

³ P. 49.

Dieu¹. » Mais ici encore il serait dangereux de trop préciser, la conscience ne nous donne pas de Dieu une connaissance adéquate. Ceux qui n'ont que sa voix pour toute direction font fausse route, ils adorent les fétiches ou ils se font des dieux à leur image physique ou morale. Tout au plus s'élèvent-ils jusqu'à la conception d'un « dieu inconnu. » L'aspiration en haut, le besoin d'idéal, l'élan vers un être supérieur se retrouve, mais cet être n'est pas révélé tel qu'il est. Ici encore nous croyons pouvoir dire que la lacune ne git pas seulement dans la raison, elle existe dans la conscience elle-même.

D'où peuvent venir de si grandes lacunes dans le fonctionnement de notre conscience ? La conscience morale et religieuse a un sens spécial, l'esprit ($\piνεμα$)². Si cet œil était en bon état, la conscience serait éclairée et bien éclairée. Aucune erreur ne serait possible, ni quant à la définition du bien, ni quant à la conception de Dieu. Malheureusement cet œil est obscurci ; le péché a gravement atteint l'homme dans le foyer même de sa vie intérieure. Comme l'explique le Rév. Andrew Murray³ en parlant de la conscience : Les péchés « viennent l'un après l'autre obscurcir toujours plus la fenêtre et s'opposer à l'entrée de la lumière jusqu'à ce qu'enfin » l'homme⁴ « puisse pécher sans gêne, sans que sa conscience presque entièrement dans les ténèbres l'avertisse encore qu'il pèche. » De la même manière l'homme a perdu la vue, la connaissance directe de Dieu. Cet obscurcissement de l'esprit nous explique les écarts, les erreurs que commet la conscience. Elle n'est

¹ L. Monod, *Le problème de l'autorité*, p. 94.

² Pour être rigoureusement exact, nous devrions parler de deux sens distincts : un sens moral et un sens religieux. (Cp. chap. 1^{er}, § 1.) On peut en effet avoir un sens moral très subtil et être irréligieux, comme on peut avoir un sens religieux développé et être immoral. Vu la relation étroite qui existe entre ces deux sphères de la conscience (Cp. Laufer, *Revue de théologie et de philosophie*, 1892, p. 152) et le fait que cette distinction compliquerait sans profit notre exposition présente, nous la passons sous silence.

³ *L'esprit de Christ*, p. 250.

⁴ Le texte porte ici « le chrétien » ; ce ne peut être que le chrétien de nom.

pas suffisamment éclairée, les renseignements qu'elle nous donne manquent de précision ; de plus, dans cette obscurité, elle s'est en partie atrophiée, aussi quelques-uns prétendent-ils qu'elle n'existe même pas.

Malgré l'obscurcissement de l'esprit (*πνεῦμα*), la conscience morale et religieuse survit toujours. Elle est semblable à une chambre dans laquelle filtrent à peine quelques faibles rayons de lumière, mais elle existe ; elle jouera malgré tout un rôle important.

L'homme, dès qu'il rentre en soi-même, constate en lui un malaise inexprimable, un trouble profond¹. La conscience ne distingue pas le monde spirituel, elle ne contemple pas Dieu, elle ne sait rien de ses sentiments et de ses intentions à l'égard du pécheur. Elle souffre, parfois cruellement, de son ignorance, du doute qui l'étreint ; elle sent qu'il lui manque quelque chose, qu'elle devrait être éclairée. Elle n'est jamais satisfaite, le péché l'aveugle et l'opprime. Nous pourrions exprimer cela en disant que la conscience morale et religieuse, dans son état actuel, nous entretient de ce qui lui manque, de ce dont l'absence la fait souffrir². La conscience a de nobles, de pressantes aspirations, elle n'a que cela. Quand elle a poussé son cri de douleur, quand elle a constaté son dénuement, la conscience a fait tout ce qu'elle peut faire par elle-même. L'homme ne peut pas tirer la vérité de son propre fond, mais sa conscience a soif de cette vérité, elle en sent le besoin, elle la réclame et peut la reconnaître quand elle lui est présentée, lors même qu'elle la domine infiniment³. Comme le dit M. Charles Secretan : « La conscience n'est satisfaite que par ce qui la dépasse⁴. »

Nous sommes ainsi d'accord avec M. Gretillat⁵ pour refuser à la conscience tout rôle « producteur et générateur. » La

¹ Cp. P. Vallotton, *La Bible*, p. 35 sq.

² Nous parlons ici d'une manière toute générale, sans oublier que la conscience peut être faussée et endormie.

³ Cp. : M. Scherer, *ses disciples et ses adversaires*, p. 159 sq.

⁴ Cité par F. Godet : *Chrétien évangélique*, 1891, p. 101.

⁵ *Exposé de théologie systématique*. Tome I, p. 108.

conscience ne produit pas la vérité, elle ne peut que la recevoir du dehors. Nous devons même aller plus loin et reconnaître que, vu l'obscurcissement de l'esprit (*πνεῦμα*), la conscience, dans son état naturel, ne peut pas même percevoir directement la vérité. C'est ce qui a rendu absolument nécessaire l'intervention de la révélation divine qui, surtout en Jésus-Christ, a mis à la portée de la conscience la vérité qui lui échappait. Grâce à cette action de Dieu, la conscience peut rencontrer la vérité ; quand elle se trouve en sa présence, elle est capable de la reconnaître et de la saisir : « La conscience, dit encore M. Naville¹, reconnaît la vérité lorsqu'elle lui est présentée, y adhère et, sauf des exceptions qui se rencontrent toujours dans l'ordre moral parce que l'ordre moral est le domaine de la liberté, elle ne s'en sépare plus. »

C'est grâce à cette action de la conscience que la vérité ne demeure pas au dehors de nous, que nous pouvons nous en emparer, nous l'assimiler. La conscience a donc pour la vie chrétienne une immense valeur, c'est son témoignage, son adhésion qui fait le chrétien. La conscience saisit la révélation de Dieu, qui est en Jésus-Christ, elle saisit par ce moyen la vie que Christ apporte : « La conscience, quoique altérable et altérée, se retrouve en Dieu et s'arrête en Dieu. On peut admettre que la conscience reconnaisse le divin où il est, et que le témoignage divin s'identifie à son propre témoignage². »

C'est par le moyen de l'estomac que notre corps s'assimile la nourriture. La conscience est notre estomac spirituel. Dans son état naturel, la conscience est semblable à un estomac qui, faute d'avoir reçu la nourriture nécessaire, s'est en partie atrophié. L'esprit (*πνεῦμα*) ne fonctionnant presque plus, la conscience est malade d'inanition. Un estomac malade, ce n'est pas tout ce que l'on peut désirer, c'est pourtant beaucoup mieux que point d'estomac. Le peu de nourriture qu'il peut s'assimiler soutient le corps entier ; un régime léger et fortifiant guérit souvent l'organe compromis. Ainsi en est-il de la conscience.

¹ *Le problème du mal*. Chrétien évangélique 1868, p. 68.

² Secretan, *Quelques idées sur la méthode*. Revue de théologie 1852. Vol. IV p. 364.

La révélation divine met à sa portée la nourriture spirituelle nécessaire que l'esprit ($\piνεῦμα$) est incapable de lui transmettre. La conscience, malgré sa faiblesse et sa maladie, saisit cette vérité après laquelle elle a si longtemps soupiré. Malade, faible encore, la conscience opère tout naturellement le triage nécessaire, elle saisit ce qu'il y a de plus facile à s'assimiler. Grâce à ce régime, la conscience se fortifie, l'esprit ($\piνεῦμα$) s'améliore. Nous aurons plus tard à suivre ce développement.

Nous avons ainsi pu constater à la fois la faiblesse de la conscience et sa souveraine puissance, sa misère et sa noblesse. Elle est en grande partie plongée dans les ténèbres, son sens est obscurci et ne lui permet pas de contempler la vérité, et pourtant son témoignage nous est absolument nécessaire pour que la vérité puisse devenir notre propriété, pour que la certitude puisse naître. Il y a plus encore : notre conscience se développe, elle varie, et pourtant nous nous sentons obligés par les jugements qu'elle porte. Nous leur attribuons sans hésiter pour nous et, dans une large mesure, pour les autres (autrement la prédication serait impossible) une autorité indiscutable. Il y a parfois dans ses jugements une certaine indécision; mais quand elle a dit clairement : « Tu dois ! » nous ne pouvons croire que ce qu'elle déclare bien, que ce qu'elle nous montre sous les traits du devoir puisse être mal en d'autres temps ou d'autres lieux ¹.

M. Jean Berthoud ² relève avec raison cette autorité de la conscience : « S'il y a conflit entre la révélation interne et la révélation externe, c'est être infidèle à la nature des choses et à la vérité que de donner raison à la révélation externe contre l'interne. Celle qui est le commencement, la base, la condition première, celle qui nous lie avant toute autre, c'est la révélation interne de la conscience. La révélation externe ne devient une autorité pour nous que lorsque la révélation interne l'a reconnue vraie et authentique. »

La voix de la conscience parle avec autorité. Le pasteur

¹ Cp. Secretan, *Quelques idées sur la méthode*. Revue de théologie 1852. Vol. V, p. 45.

² *Bref exposé de la doctrine chrétienne*, p. 107, 108.

Verny¹, l'ami de Vinet, relève ce fait avec vigueur, en opposition avec ceux qui insinuent que « renvoyer les hommes à leur conscience pour qu'ils discernent ce qui dans la Bible est Parole de Dieu, » c'est les autoriser à répondre : « Nous prendrons de la Bible ce qui nous plaira. » « Lorsqu'un fidèle, s'écrie-t-il, après avoir lu qu'il ne doit pas résister à l'injustice, mais offrir sa joue gauche à qui l'aura frappé sur la droite, viendra vous demander si cette interdiction est donc absolue, s'il n'y a pas tel cas où c'est un droit et même un devoir pour le chrétien de résister à la violence, et quels sont ces cas, quand vous lui répondez qu'ils ne sauraient être déterminés et comme codifiés d'avance et que dans chaque conjoncture spéciale ce sera devant Dieu sa conscience chrétienne qui devra décider, quoi ! ce sera comme si vous lui disiez de résister, de frapper, de tuer son agresseur quand cela lui fera plaisir ? » Notre conclusion s'impose : le témoignage de notre conscience est une réelle puissance, il nous oblige avec une souveraine autorité. Si, comme cela est évident, nous avons la possibilité de résister, nous ne lui résistons jamais sans nous dégrader nous-mêmes en préférant l'erreur à la vérité.

§ 3. L'assimilation.

La conscience de l'homme naturel souffre d'un malaise profond ; l'obscurité dans laquelle elle se débat, le doute qui l'étreint, sont une cause perpétuelle d'inquiétudes et de douleurs.

Cet état est si pénible que chacun cherche à en sortir. Les uns essayent pour cela d'étouffer les aspirations de leur conscience. L'étourdissement que procure le plaisir, le soin exclusif des choses de la terre, des intérêts matériels sont très souvent employés dans ce but. Souvent hélas, ces tentatives réussissent. Le Saint-Esprit, toujours repoussé, ne vient plus heurter à cette porte, la conscience morale et religieuse s'atrophie. Le calme naît ; mais c'est le sommeil, c'est l'en-

³ Cité par Alf. Laufer, *Revue de théologie et de philosophie* 1892. Pages 164, 165.

gourdissement, c'est la mort ! Souvent aussi la souffrance persiste ! Nous voyons encore se dresser devant nous la longue liste des essais de réforme, des pénitences, des sacrifices par le moyen desquels l'homme essaye de calmer sa conscience. Toutes ces expériences dont nous ne prétendons pas épuiser la liste, montrent à l'homme que la conscience, quand elle demeure intacte, n'est pas si facilement satisfaite, et le préparent à saisir la vérité divine. Heureux ceux qui ne faussent pas, qui n'étouffent pas leur conscience, malgré les tourments qu'ils endurent ; ils pourront s'écrier avec le roi Ezéchias : « Voici, mes souffrances mêmes sont devenues mon salut¹. » La douleur qu'éprouve la conscience la pousse à accueillir avec joie la révélation divine. C'est ici que se place pour beaucoup la période des études historiques sur la révélation, études qui servent à établir la réalité des faits chrétiens. Ces recherches ont leur importance, nous n'y insistons pourtant pas maintenant. La recherche scientifique de la vérité ne suffit pas pour faire un chrétien ; pour que ce miracle s'accomplisse, il faut que la conscience ait été affectée, qu'elle ait saisi, qu'elle se soit assimilé la révélation divine. Comme l'exprime Vinet : « Il fallut que *le cœur de Lydie s'ouvrit* pour qu'elle comprît les choses que Paul enseignait. C'est de même votre cœur² qui doit s'ouvrir, afin de comprendre des vérités que le cœur seul peut comprendre³. »

L'assimilation est l' « action par laquelle un corps s'empare de certaines matières étrangères à sa substance, se les approprie, et les fait entrer dans le système organique qui le constitue⁴. » Quand nous employons ce mot en parlant des rapports dans lesquels se trouvent la conscience humaine et la révélation divine, nous voulons dire que le contenu de cette révélation est destiné à pénétrer dans notre conscience, à devenir une partie constitutive de notre personnalité.

¹ Es. XXXVIII, 17.

² Nous dirions de préférence la conscience.

³ A. Vinet, *Discours sur quelques sujets religieux*, p. 39.

⁴ C. M. Gattel, *Dictionnaire universel de la langue française*, huitième édition. Paris, 1854.

Cette pénétration est possible parce que l'homme a été créé à l'image de Dieu, parce qu'« un indissoluble lien rattache l'homme à son Créateur ¹. » Tout procédant de Dieu, il y a entre toutes les parties de la création un accord que le péché n'a pu faire complètement disparaître :

« Dieu ne peut nous révéler et nous demander de croire que des choses assimilables ². »

« Puisque c'est Dieu qui nous a créés, écrit M. Jean Berthoud ³, notre conscience est par elle-même une source véritable et légitime de connaissance religieuse, à laquelle la révélation externe, si elle vient aussi de Dieu, ne peut... pas être opposée. »

Nous trouvons enfin, sous la plume de M. Gaston Frommel ⁴ ces mots : « Il y a entre la conscience et la révélation une secrète affinité parce que leur objet est identique : l'une témoigne d'un inconnu que l'autre révèle. La conscience tourne l'homme du côté des choses invisibles, l'Évangile présente à l'homme le Dieu révélé. »

Des trois citations que nous venons de faire, il ressort avec évidence que la conscience entend sans difficulté la voix de Dieu. Comme l'exprime fort bien M. Charles Secretan : « Le témoignage divin s'identifie à son propre témoignage ⁵. » Cette capacité fait que lors même que « nous ne devons ni ne pouvons recevoir la vérité du dehors ⁶, » nous saisissons facilement la révélation divine. Elle répond à nos aspirations intimes les meilleures, elle nous fait entendre la voix de ce moi primitif et idéal qui a été altéré, souillé, presque détruit par le péché. La rédemption, objet principal de la révélation, est réclamée par la conscience ; une conscience normale la saisit facilement quand elle n'est pas dénaturée par quelque théorie inadmissible.

¹ P. Vallotton, *La Bible*, p. 29.

² M. Scherer, *ses disciples et ses adversaires*, p. 164.

³ *Bref exposé de la doctrine chrétienne*, p. 107.

⁴ *Étude sur la conscience morale et religieuse*, p. 6. Voir encore sur l'accord qui existe entre notre esprit et la voix de Dieu : E. Ménégoz, *L'autorité de Dieu*. Revue chrétienne, juin 1892, p. 407.

⁵ *Quelques idées sur la méthode*. Revue de théologie 1852. Vol. IV, p. 364.

⁶ Ch. Secretan, *article cité*, p. 353.

Il faut peut-être le rappeler une fois encore, celui qui peut saisir la révélation divine peut aussi la repousser, la volonté est toujours active. Mais celui qui la repousse, ne peut le faire qu'en résistant à sa conscience, en pervertissant ses aspirations ou en étouffant son témoignage. Une conscience saine et libre rend témoignage à la révélation.

Ce que nous avons dit des réalités matérielles, se justifie aussi pour les réalités invisibles que la révélation nous fait connaître : une expérience convenablement dirigée nous permet de vérifier ce qu'un témoignage extérieur nous a enseigné à leur sujet. L'expérience de la faiblesse humaine provoque l'assimilation de la révélation. Cette assimilation provoque à son tour l'expérience de la force que Dieu communique. Assimilation et expérience, expérience et assimilation, ces deux sœurs marchent du même pas, elles s'excitent et se soutiennent l'une l'autre.

Il y a pourtant entre elles une très grande différence. L'assimilation ne suppose que le témoignage de la conscience, tandis que l'expérience est une « connaissance acquise par une longue pratique ¹. »

La conscience proclame souvent le « pouvoir irrésistible » que possède « telle conception, tel fait spirituel » dont nous sommes loin d'avoir fait et même de pouvoir faire l'expérience². « La dualité irréductible de l'immanence et de la transcendance d'un Dieu à la fois dans le monde et pourtant distinct du monde, n'est-elle pas dans ce cas ?³ » Et, pour prendre un exemple plus à la portée de chacun, l'affirmation de saint Jacques que le chrétien doit considérer l'épreuve comme un sujet de joie⁴, ne produit-elle pas sur nous la même impression ? Nous sentons que notre Père céleste, le Dieu qui nous aime, ne peut pas nous faire souffrir sans avoir en vue pour nous un bien excellent, et pourtant quel chrétien osera affirmer que cette vérité est pour lui une expérience, qu'il peut vrai-

¹ Pierre Larousse, *Dictionnaire complet illustré*. 37^{me} édition. Paris, 1888.

² Cp. M. Scherer, *ses disciples et ses adversaires*, p. 159.

³ Ouv. cité, p. 159.

⁴ Jacq. I, 2.

ment se réjouir des douleurs et des tristesses qui sont ici-bas son partage ?

Malgré les défauts de notre expérience, malgré les protestations de notre raison qui souvent ne veut pas se rendre et préfère ses erreurs aux réalités mises en lumière par la révélation¹, la conscience parle avec une autorité vraiment souveraine.

Quand la conscience ne parle pas, quand l'homme ne sent pas, le doute, l'incertitude règnent seuls en lui. Nous avons été heureux de rencontrer, au sujet de la conscience morale, cette importante pensée chez un auteur que nous n'avons pas lieu d'accuser de partialité : « Sans doute, écrit M. Lévy-Brühl en parlant de la responsabilité des criminels², les « aveugles moraux » connaissent encore la distinction du bien et du mal. Ils savent fort bien qu'il faut faire telle chose et qu'il faut s'abstenir de telle autre. Ils le *savent*, mais ils ne le *sentent* pas : et, dès lors, il est presque inévitable qu'ils agissent comme s'ils ne savaient pas. »

Quand la conscience parle, au contraire, l'homme sort du doute, la vie de la foi peut commencer. Donnons, avant d'aller plus loin, la définition de la foi : Si l'homme n'avait pas commis le péché, la foi serait sans doute le sens dont l'esprit (*πνεῦμα*) est l'organe, la vue du monde spirituel par l'œil spirituel. Le péché, nous l'avons déjà constaté, est venu obscurcir cet œil, empêcher l'homme de contempler directement le monde spirituel. Cet obscurcissement de l'esprit (*πνεῦμα*) a rendu la révélation nécessaire. La conscience morale et religieuse ne pouvant plus être affectée par son organe spécial, l'a été par d'autres moyens. La révélation l'a mise en présence de la vérité qui lui aurait échappé sans cela. La foi est ainsi tout d'abord la confiance accordée à la révélation. Dans ce sens on peut opposer la foi et la vue, on peut dire avec l'apôtre Paul que « nous marchons par la foi et non par la vue³. » La foi est bien, comme l'exprime

¹ La raison a été, elle aussi, faussée par le péché; elle serait, sans cet élément de trouble, toujours d'accord avec la conscience.

² *Revue Bleue*, 22 novembre 1890, p. 645.

³ 2 Cor. V, 7.

l'auteur de l'épître aux Hébreux : « une ferme attente des choses qu'on espère, une démonstration de celles qu'on ne voit pas ¹. » Ajoutons que c'est à la foi comprise de cette manière, à la foi avant tout intellectuelle, que fait allusion l'apôtre Jacques quand il oppose la foi aux œuvres ². La foi ne doit pas demeurer seulement intellectuelle, soutenu par elle, l'homme doit faire un pas dans le vide, elle devient alors l'élan de la conscience qui s'empare de la révélation dont elle sent le besoin.

On ne peut pas en demeurer là. Celui qui a fait, comme nous avons dit, un pas dans le vide ; rencontre quelque chose, il constate les vérités auxquelles il a cru tout d'abord sur le témoignage de sa conscience et de la révélation divine. Engagé sur cette voie, on s'y avance toujours davantage, on fait de nouveaux pas dans le vide, l'expérience prouve que l'on a eu raison de les faire. La foi réveille la conscience morale et religieuse, et en désignant à l'esprit (πνεῦμα) engourdi les réalités invisibles, elle les lui fait, en quelque mesure et de plus en plus, contempler. La foi montre le monde spirituel et surtout la foi montre Christ. A son dernier terme, la foi de l'homme pécheur se rapproche de ce qu'aurait été la foi de l'homme sans péché : la vue de l'invisible, du monde spirituel, l'union avec Christ.

« La foi, a dit Vinet³, n'est pas l'adhésion forcée et passive d'un esprit vaincu par des preuves... la foi n'est pas la crédulité... Il semble qu'après tout l'esprit ait encore besoin de voir ; il semble qu'il n'y ait de conviction énergique et efficace que celle qui tient de l'impression sensible ; et c'est à cela que la foi est bonne : La foi est une sorte de vue ⁴. »

Donc, pour que nous soyons entraînés à l'action, l'intelli-

¹ Hébr. XI, 1.

² Jacq. II, 14, sq.

³ *Discours sur quelques sujets religieux*, p. 65-66.

⁴ Nous pouvons noter ici la définition de la foi donnée par M. Auguste Glardon : « C'est la confiance qu'a l'homme dans le témoignage de ses sens. » *La foi et la science*. Chrétien évangélique. Mai 1892, p. 217. Cette définition, parfaitement juste dans un certain sens, est pourtant insuffisante.

gence ne suffit pas, il faut que la conscience ait été affectée, il faut qu'elle ait donné son adhésion. La foi chrétienne naît quand la conscience s'est assimilée la révélation divine, seulement alors; la foi est le produit de l'assimilation de la révélation. D'après la définition de la certitude que nous avons donnée au commencement de notre étude, nous dirons que la révélation divine ne devient pour nous objet de certitude que quand notre conscience a été affectée. Nous pouvons ajouter que quand cette pénétration a eu lieu, nous sommes en possession d'une certitude que rien ne peut ébranler. La foi n'est pas pour nous une vague croyance, mais une certitude absolue. Cette certitude porte sur l'impression que nous avons reçue et non pas, d'une manière complète, sur les formules au moyen desquelles nous essayons de l'exprimer, ni même sur celles qui nous l'ont fait ressentir.

Avant l'assimilation, nous pouvons avoir des probabilités, des présomptions plus ou moins fortes; après l'assimilation, seulement après, nous pouvons avoir la certitude proprement dite. L'assimilation de la révélation divine est le fondement de toute certitude religieuse.

L'assimilation est ainsi l'adhésion que donne la conscience à une vérité qui lui est présentée. Cette adhésion de la conscience vient, comme l'exprime M. Scherer, de ce que cette vérité se trouve « à la fois inscrite et cachée dans notre cœur ¹ » (soit dans notre conscience), de ce qu'elle y rencontre un écho. C'est par l'assimilation, qui nous fait saisir dans la Bible les principes convenant à nos besoins religieux actuels, que se fait tout naturellement le partage entre les éléments nourrissants répandus un peu partout, et ceux qui ne le sont pas.

Quelle est, d'après tout ce que nous venons de voir, la source première de la certitude chrétienne? Cette source est multiple. Nous avons vu que la Bible nous montre en Jésus-Christ la révélation divine, que la conscience morale et religieuse est la faculté par laquelle nous nous assimilons les vérités spirituelles, nous avons vu enfin que le Saint-Esprit sert de lien

¹ Cité par Verny. Art. Laufer, *Revue de théologie et de philosophie*, 1892 p. 166.

entre les deux sources de connaissance religieuse que nous avons citées en premier lieu. La conscience, la Bible et le Saint-Esprit émanent de Dieu et le font connaître ; tous trois rendent d'une manière générale le même témoignage. Il est extrêmement difficile, pour ne pas dire impossible, de définir exactement le rôle de chacun. Le témoignage du Saint-Esprit se confond facilement soit avec les indications de la conscience, qu'il complète, soit avec les déclarations bibliques auxquelles il rend témoignage. La source de la certitude chrétienne est la réunion de ces trois témoignages : voilà le fondement inébranlable. La certitude naît quand la révélation divine, grâce à l'action du Saint-Esprit, a été assimilée par la conscience humaine.

CHAPITRE IV. — LES STIMULANTS DE L'ASSIMILATION

§ 1. Le développement religieux.

Pour toute conscience droite et sincère, le doute est une souffrance. Chacun sent que, directement ou indirectement, il est la conséquence du péché. C'est le péché en général, quand ce n'est pas un péché spécial, qui aveugle la conscience. Cette souffrance est un précieux stimulant, elle nous pousse à chercher avec ardeur la lumière ; car nous voulons, nous pourrions même dire nous devons être heureux.

Il est important de recevoir tout de suite le témoignage de sa conscience et de lui obéir complètement. On peut en effet en résistant à ses ordres fausser sa conscience et en faire un instrument de perdition. Une boussole faussée est pour le navigateur le plus dangereux des instruments ; mieux vaut pour lui ne point avoir de boussole du tout. Une conscience faussée fait succéder au doute l'erreur ; elle contribue à égarer l'homme qui se laisse conduire par elle. L'erreur religieuse est ainsi toujours possible ; mais, puisque pour fausser la conscience il faut une résistance volontaire, elle est imputable à celui qui la commet. Le domaine moral est le domaine de la liberté : celui qui écoute sa conscience est bien conduit ; celui qui la fausse ou qui l'étouffe, s'égare.

On peut aussi braver la souffrance que cause le doute,

étouffer les aspirations de sa conscience et demeurer dans l'incertitude. Ici encore on est responsable de ses écarts. Pour être sauvé, il ne suffit pas de ne pas nier la vérité, il faut se donner à elle ; la foi véritable est active, elle pousse à l'action. Heureux ceux qui, écoutant leur conscience, cherchent sans se lasser. Chercher ce n'est pas être en possession de la certitude, mais c'est au moins croire à la vérité, être certain qu'elle existe lors même qu'on ne la possède pas encore. Celui qui cherche trouve ¹ !

Ce que nous venons de dire se justifie non seulement au début, mais pendant tout le cours de la vie chrétienne. Le doute, lors même qu'il ne porte que sur les détails, continue à être une souffrance et un stimulant : « Ce seront d'amères expériences qui ramèneront l'homme à la vérité, sachant ce qu'il en coûte de s'en écarter. La souffrance endurée dans l'erreur donnera un prix nouveau à la vérité ; une vérité en dehors de laquelle on n'a trouvé que ténèbres et déceptions, est une vérité bien acquise, quand on y revient. On a plus appris sur sa valeur par l'écart douloureux qu'on a fait, que si l'on s'était borné à la méditer ² ». Le doute du chrétien ne vient pas seulement de ce qu'il a abandonné une partie de ses convictions, mais aussi de ce qu'il ne s'est encore assimilé qu'une partie de la révélation. Vinet ³ a dit que « la foi consiste à recevoir dans son cœur des choses propres à le changer. » Ces choses ne sont pas reçues toutes à la fois, ce n'est que peu à peu qu'elles portent leurs fruits. Comme on peut fermer sa conscience de manière à la rendre incapable de saisir la révélation, on peut lui interdire de donner un accès de plus en plus grand à la vérité religieuse. On peut, en refusant d'abandonner le péché, sa volonté propre, son moi, empêcher la présence de Jésus en nous de porter tous ses fruits de justice et de sainteté.

Ce pouvoir que nous possédons étant réservé, reconnais-

¹ Mat. VII, 8.

² E. de Pressensé, *Du progrès de la doctrine chrétienne et de ses conditions*. Revue de théologie, 1850, vol. I, p. 16.

³ *Discours sur quelques sujets religieux*, p. 79.

sons que la vie, une fois qu'elle a fait son apparition, se développe naturellement. Le germe devient une plante, la plante se couvre de fleurs et de fruits. Nous allons essayer de montrer qu'il n'en est pas autrement au sujet de la vie religieuse.

Les chrétiens ne doivent jamais oublier, ni ceux qui combattent ici-bas le bon combat de la foi, ni ceux qui s'appliquent à exposer les vérités chrétiennes, que Jésus n'est pas seulement un Sauveur qui a vécu, mais qui vit maintenant¹. Jésus vit dans le ciel où il règne à la droite de Dieu², il vit sur la terre, dans le cœur de ses fidèles, par le Saint-Esprit³.

La foi chrétienne n'est donc pas une simple croyance, l'adhésion à certaines vérités, elle est l'union avec quelqu'un. La certitude chrétienne n'est pas une certitude intellectuelle, elle n'est pas la croyance ferme à quelque chose qu'on peut apprendre, elle est l'assurance qu'une personne a exercé une action sur nous. Cela ressort de tout ce que nous avons dit à propos de l'assimilation. Le disciple du Sauveur, le vrai disciple, celui qui est le temple, l'habitation du Saint-Esprit⁴, apprend, par le moyen de cette communion même, à céder plus habituellement à l'action que l'Esprit veut exercer sur lui. Au commencement de la vie chrétienne (et pour beaucoup, longtemps, très longtemps, jusqu'à la fin de la vie présente) le Saint-Esprit agit à de certains moments, mais non pas d'une manière continue. Parfois on le sent là, travaillant dans le cœur, dirigeant la vie, souvent il semble s'éloigner. Parfois dans une lecture de la Bible il illumine un verset d'une clarté puissante, il l'explique et il l'applique; souvent la Bible paraît terne et pâle, l'action de l'Esprit ne se fait pas sentir. Il faut que les moments lumineux stimulent l'effort; ils montrent ce que la vie entière peut être et doit être. Il faut que le Saint-Esprit soit là sans cesse, que sans cesse il nous éclaire. Il faut le réclamer, l'appeler avec ardeur.

Cette recherche est un excellent stimulant. Elle est, le

¹ Apoc. I, 18; Rom. VI, 9, 10.

² Marc XIV, 62; Act. VII, 55, etc.

³ Mat. XXVIII, 20; Jean XIV, 18; 2 Cor. III, 17.

⁴ 1 Cor. III, 16.

dirons-nous, l'appétitif qui convient à notre estomac spirituel. La conscience de celui qui fait effort pour s'ouvrir aux choses d'en haut, pour saisir la révélation divine, pour posséder plus complètement le Sauveur, se développe de plus en plus. Semblable à un estomac qui, d'abord malade, se raffermir peu à peu, la conscience devient capable de s'assimiler une nourriture de plus en plus variée. Quand la conscience a saisi le Sauveur, il se produit en elle une transformation véritable. A partir de ce moment, nous pouvons parler non seulement de conscience religieuse, mais de conscience chrétienne. Christ accomplit en effet en ses disciples une transformation réelle dont la conscience subit le contre-coup. « La conscience chrétienne, dit M. Alfred Laufer¹, est l'organe par lequel nous reconnaissons que quelque chose est chrétien. » La lumière qu'apporte avec lui le Sauveur, qui est l'incarnation de la vérité, se répand dans toutes les directions. Ecoutez ces paroles d'un philosophe chrétien : Le scepticisme doit l'emporter « chez tous ceux qui ne peuvent pas croire au miracle de Dieu fait homme. Je ne sais point de méthode certaine pour atteindre la vérité lorsqu'on est dehors ; mais, en partant de la vérité, en partant de l'Homme-Dieu qui est la vérité il y a moyen d'atteindre une méthode. La solution du problème des rapports du fini et de l'infini, c'est Jésus-Christ ; la solution du problème de la connaissance, c'est Jésus-Christ. Jésus-Christ est la méthode². »

La transformation opérée dans la conscience se fait sentir très nettement dans les deux activités principales qui lui donnent son importance, son activité de jugement et son activité de discernement.

La conscience morale et religieuse, quand elle peut porter le nom de chrétienne, acquiert, grâce à l'influence de Christ, une netteté beaucoup plus grande ; elle juge avec sûreté ce qui est bien et ce qui est mal, elle comprend la valeur réelle d'actions

¹ *L'autorité en matière de foi*, etc. Revue de théologie et de philosophie, 1892, p. 157.

² Ch. Secretan, *Quelques idées sur la méthode*. Revue de théologie, 1852, vol. IV, p. 363, 364.

qui lui ont longtemps paru indifférentes, la valeur religieuse, la vraie portée de maints faits et de maintes déclarations qui l'avaient tout d'abord laissée froide ou même révoltée. C'est ainsi que la notion de la colère de Dieu, notion que plusieurs déclarent inassimilable, sert pour d'autres à manifester la sainteté de Dieu et même son amour, puisqu'il frappe afin de délivrer¹ ! Pour être complet, nous devons ajouter qu'une conscience plus développée repousse des données que dans un état moins avancé nous aurions cru pouvoir accepter. Elle juge plus exactement.

Le développement de l'esprit ($\piνεῦμα$) s'ajoute encore à celui que nous venons de constater. Cet organe devient de plus en plus capable de percevoir. Tout d'abord son action était peu, bien peu sensible, elle se confondait presque avec le témoignage que la conscience rendait à la révélation divine, donnant seulement à la foi quelque chose de plus intime, de plus personnel. Peu à peu la perception du monde invisible, cette vue spirituelle, devient beaucoup plus nette pour celui qui, sans se lasser, fait effort pour voir. Suivant les caractères, non seulement chez les personnages bibliques comme Paul et Etienne², mais chez des chrétiens vivant à une époque beaucoup plus rapprochée de nous, cette vue spirituelle mérite le nom de vision et de révélation. Bien des chrétiens ont pu, au moment de leur mort ou même pendant leur vie, contempler par avance la demeure éternelle où Jésus leur prépare leur place³. Sans aller aussi loin pour chacun, les progrès de l'esprit ($\piνεῦμα$) nous paraissent évidents. Celui qui s'attache aux choses d'en haut finit par les percevoir en quelque mesure, par les connaître directement.

¹ Le verset Gen. 1, 12, illuminé par le Saint-Esprit, a donné à M. Louis Monastier la puissance de conviction et de persuasion nécessaire pour amener le Synode de l'Eglise évangélique libre du canton de Vaud à décider la création de sa Faculté de théologie. Comp. *Annuaire de l'Eglise évangélique libre du canton de Vaud*, 1890, p. 40.

² 2 Cor. XII, 1 sq.; Act. VII, 55 sq.

³ Nous n'insistons pas sur ce fait qui peut tenir en grande partie à des particularités de tempérament.

Ce développement de la foi et de la certitude, que nous venons d'esquisser en quelques mots, est rendu absolument nécessaire par les exigences multiples de la vie. Les besoins de l'enfant qui est encore sous l'influence maternelle, sont bien différents de ceux du jeune homme qui, lancé dans le tourbillon du monde, agité par des passions diverses, doit combattre d'une manière plus énergique. Les besoins de l'homme fait, ceux du vieillard, ont leur nature spéciale et exigent une vie religieuse appropriée. Chaque situation, chaque besoin provoque une expérience nouvelle, affermit la foi et développe la certitude, puisque plus nous avançons, plus nous constatons que le Père céleste, que Jésus nous fait connaître et aimer, est tout-puissant pour aider et sauver tous ceux qui s'attendent à lui. La certitude se développe ainsi de deux manières : elle s'enracine plus profondément dans le cœur, dès que nous constatons davantage la puissance de l'Évangile, et elle comprend un nombre toujours plus grand de vérités à mesure que nous en sentons le besoin et que nous parvenons à nous les assimiler.

§ 2. Action de la Bible.

Au nombre des stimulants qui agissent avec énergie sur notre développement religieux, nous avons à mentionner le volume par le moyen duquel nous apprenons à connaître Jésus-Christ, la Bible.

Quand, par cet intermédiaire, un homme, un homme à la conscience droite, se trouve mis en présence de Christ, il se forme immédiatement en lui un « sentiment d'irrésistible sympathie¹. » C'est le témoignage de la conscience qui appelle celui qui lui est présenté de cette manière, ce Sauveur dont elle sent le besoin. Il y a déjà dans cette première adhésion de la conscience, un élément de certitude. La certitude complète et éclairée ne peut cependant exister que lorsque, après un temps plus ou moins long et des efforts plus ou moins considérables, l'esprit (*πνεῦμα*), aiguillonné par le témoignage que la conscience

¹ Gaston Frommel, *Des conditions actuelles de la foi chrétienne*. Chrétien évangélique, 1892, p. 529.

rend au Sauveur, finit par le contempler lui-même. Alors seulement la foi complète, la foi personnelle, celle qui mérite le nom de vue spirituelle, peut exister.

Dès qu'elle est fondée, la certitude doit se développer. Ce point, s'il est le couronnement de tout un travail, n'est pas un point d'arrivée, mais seulement une étape après laquelle la vie prend un nouvel essor. Nous pourrions comparer cela aux nœuds qui se forment de distance en distance pour soutenir la longue tige des graminées. Ces nœuds sont, eux aussi, le point où aboutit un jet, et le point de départ d'un jet nouveau.

La certitude commence par consister en une seule affirmation : Jésus est le Seigneur, le Sauveur¹ ! Elle doit se développer, s'étendre à la révélation que Christ apporte avec lui. Celui qui a trouvé le Sauveur est en possession d'un trésor, mais il a besoin d'apprendre à en tirer parti.

La Bible, qui nous montre le Sauveur, nous enseigne aussi ce que Dieu veut nous donner par son moyen pour la vie présente et la vie à venir. Elle nous montre quelle est la vocation que Dieu adresse à l'homme, la vocation qu'il lui fera réaliser par Jésus-Christ, si l'homme n'y met pas d'obstacle. Les éléments de cette révélation sont répandus dans toute la Bible. Notre conscience chrétienne, éclairée par le Saint-Esprit, est l'organe par le moyen duquel nous discernons dans la Bible ce qui répond à nos besoins.

Nous devons faire à ce sujet une remarque préliminaire. Lorsque nous avons reçu une éducation chrétienne, nous ne nous trouvons pas, vis-à-vis de la Bible, dans une situation absolument normale. Nous sommes, dès l'enfance, habitués à donner une valeur religieuse à des éléments que nous ne nous sommes réellement pas assimilés, nous sommes les victimes d'une illusion. De là vient que souvent, quand notre certitude réelle, personnelle, s'affermi, il se fait un triage, même au sein des éléments que nous avons cru posséder fermement. Nous découvrons que certains d'entre eux n'ont pas la valeur religieuse que nous leur avons attribuée et nous sommes con-

¹ Cp. 1 Cor. XII, 3 ; Luc II, 11.

traints de les abandonner. Ceci ne doit pas nous empêcher de reconnaître que, dans la marche régulière, notre certitude devrait aller en se développant jour après jour. Cela aurait lieu si nous avions soin de n'accorder une valeur religieuse qu'aux éléments que nous nous sommes assimilés, laissant les autres en suspens jusqu'à ce que nous ayons une raison décisive de nous prononcer à leur sujet.

Il y a dans la Bible une infinie variété, tout un trésor d'expériences. De la Genèse à l'Apocalypse, une longue suite de témoins se font entendre ; ils racontent ce qu'ils ont vu de la puissance, de la sainteté et de l'amour de Dieu dans les circonstances diverses dans lesquelles ils ont été placés. En dépit de leurs caractères distinctifs et même de leur valeur différente, tous ces témoignages sont animés du même esprit, ils proclament la réalité du monde invisible, la victoire de la foi, le malheur de l'incrédule. Les quelques éléments dogmatiques qui sont contenus dans notre volume sacré, et qui ne nous paraissent pas avoir pour la vie chrétienne une valeur aussi considérable que les faits eux-mêmes, sont les premières explications qui ont été données des faits chrétiens, les chemins par lesquels les premiers disciples du Sauveur ont conduit les âmes à la vérité. Ces théories sont assez générales pour ne pas enfermer l'esprit humain dans des formules étroites ; on y sent le souffle puissant de cet Esprit qui est un esprit de liberté. La Bible nous peint ainsi la vie dans toutes ses manifestations, elle montre la vérité, le but à atteindre et les chemins qui y ont conduit. Cette richesse constitue l'immense supériorité du volume, tel que nous le possédons, sur un manuel théorique de dogmatique et de morale, exposant, sous une forme plus concise et même d'une plus littérale exactitude, ce que Dieu a fait pour l'homme et ce qu'il est en droit d'attendre de lui. La Bible n'est pas un catéchisme, elle est autre chose et bien mieux, elle est un témoignage, elle raconte des faits réels, des expériences vécues. De cette manière, elle stimule ses lecteurs, elle provoque leur expérience et, ce n'est pas sa moindre valeur, elle laisse à cette expérience sa place légitime.

Telle est, nous semble-t-il, l'action des passages bibliques

exerçant sur notre conscience une attraction stimulante. Nous aurions encore à parler de ceux qui la laissent froide et indifférente : car ce ne sont pas les moins énergiques de nos stimulants. Quand, en présence d'un passage, nous sommes dans le doute : Suis-je lié ? suis-je oui ou non en présence de la Parole de Dieu ? nous sentons le devoir d'examiner soigneusement la cause de ce doute. Notre conscience est-elle encore trop endormie pour reconnaître la voix de Dieu ? ou bien la voix de Dieu ne se fait-elle pas entendre ? un examen de ce genre est, chacun s'en convaincra sans peine, au nombre des plus utiles. Nous ne prolongeons pas sur ce sujet que nous aurons l'occasion d'étudier plus en détail en parlant des limites de la certitude chrétienne, des faits étrangers à la conscience, et nous nous bornons à emprunter à M. Léopold Monod¹ une importante citation : « S'il t'arrive de douter, interroge ta conscience. Vois s'il n'y a pas à la racine de ce doute une révolte secrète contre la vérité, la paresse d'une âme qui se laisse vaincre par la lassitude, la peur des dédains des sages, peut-être du sourire de tel ou tel, la soif de la gloire qui vient des hommes. Si après cela le doute subsiste, ne te mets pas à la torture pour te persuader que tu crois ce que, dans l'instant présent, en tout cas, tu ne peux pas croire. Mais ne laisse pas non plus le doute s'étendre à ce que, au contraire, tu peux croire, à ce que tu crois encore. Aie ce que tu as, sans t'imaginer par une impardonnable présomption que tu as tout ce qu'on peut avoir, sans te hâter de nier ce qui est resté en dehors de ton horizon, sans cesser de chercher.... »

Celui qui sait fidèlement accomplir ce devoir, agir sur sa conscience pour la stimuler, combattre avec acharnement toutes ses illusions et toutes ses défaillances, marchera certainement en avant. Sa conscience deviendra toujours plus un guide fidèle et sûr, il apprendra de mieux en mieux à saisir, dans son entier, la vérité dès qu'elle lui est proposée.

¹ *Le problème de l'autorité*, p. 98.

§ 3. La théologie.

Le christianisme est une vie et non une doctrine. Jésus n'a pas voulu enseigner aux hommes la vraie dogmatique et la vraie morale, il a voulu faire de nouvelles créatures¹, des êtres capables d'aimer Dieu et de le servir. Voilà pourquoi nous avons fondé la certitude chrétienne sur un fait de conscience, sur le contact avec Jésus, sur l'expérience de la justification qu'il apporte, de la force qu'il communique !

Nous savons que toute modification de notre conscience a une cause extérieure à nous. Il ne nous suffit pas de sentir, nous cherchons à comprendre nos impressions, à remonter à la vérité objective. Ce travail est fait par l'intelligence². La théologie est le travail de l'intelligence appliqué aux choses religieuses, elle est la théorie de la certitude chrétienne.

Ce travail a une très grande importance, il éclaire la certitude, il la stimule ; il lui fait subir la préparation nécessaire pour qu'elle puisse être communiquée aux autres consciences.

Plus que d'autres sciences, la théologie a ses difficultés. Celui qui veut faire de la bonne théologie chrétienne doit, d'après ce que nous venons de dire, partir de sa certitude chrétienne personnelle et chercher à en donner la formule. Comme les faits chrétiens ont affecté bien d'autres consciences, il s'efforcera de comprendre les expériences des autres et ne se contentera que de la théorie qui peut toutes les expliquer. Si une expérience bien et dûment constatée demeure inexplicable, il est évident que la théorie est encore imparfaite et insuffisante. Il faut un nouvel effort de la pensée. L'homme ne peut que se rapprocher graduellement de la vérité. Souvent, très souvent, grâce à une tendance particulière de leur

¹ Comp. Jean III, 3 sq.; 2 Cor. V. 17.

² « L'intelligence ne peut pas être son but à elle-même. Comme son nom l'indique, elle est intermédiaire, milieu, moyen, mais elle est impropre au premier rang... Ce que le cœur (nous dirions la conscience) affirme immédiatement, en vertu de son droit suprême, la pensée finit par le concevoir. » Secretan, *Quelques idées sur la méthode*. Revue de théologie, 1852, vol. V, p. 40, 41.

esprit, les théologiens s'efforcent d'expliquer un certain groupe d'expériences et se laissent entraîner à nier les autres groupes qui échappent à leur théorie. Ils répondent à certains besoins, ils négligent les autres. Ce procédé, trop commun, n'est pas scientifique. Heureusement que les siècles se succèdent, mettant chacun en lumière une part de la vérité. De chaque période il ressort un fait acquis à la pensée chrétienne, entré dans le grand courant, une erreur reconnue dans laquelle on ne peut plus tomber à nouveau ; ainsi l'humanité se rapproche de la vérité.

A la difficulté d'atteindre la vérité, ajoutons celle de l'exposer. Ce qu'il y a d'absolument certain c'est le fait de conscience, le fait intérieur inexprimé ; dès que nous essayons d'en rendre compte, la nécessité de parler un langage humain, d'employer des mots usuels nuit à la précision de l'expression. Quand nous voulons remonter plus haut encore, saisir la cause de notre sensation intime, les erreurs d'observation, de recherche s'ajoutent aux erreurs d'expression.

Malgré les difficultés si nombreuses que nous venons de mentionner, la théologie répond à un besoin, elle est une nécessité. L'homme doit, comme l'exprime fort bien un poète, se ruer au but inaccessible, faire effort pour se rendre compte de ce qu'il croit, pour atteindre la vérité.

Occupons-nous tout d'abord des instruments qui nous ont été donnés dans ce but. Au milieu des facultés de l'intelligence, nous en étudierons deux, les deux principales : la raison et l'imagination.

La raison, dont nous parlerons tout d'abord, a dans l'opinion de beaucoup de personnes une mauvaise réputation. Nous ne saurions nous en étonner quand nous constatons le rôle qu'on lui a trop souvent fait jouer. Beaucoup de savants l'ont présentée comme une maîtresse tyrannique, un pape ayant le droit de décider ce qui est et ce qui n'est pas. Ainsi l'école rationaliste nie le surnaturel, repousse tout ce que la raison ne peut pas comprendre et expliquer. En faisant cela, on oublie que la raison humaine se développe, que nous comprenons des choses qui dépassaient absolument la raison des anciens et

qu'il est par conséquent fort possible que plus tard, dans les siècles suivants ou dans une autre existence, les hommes pénétrent des mystères qui maintenant encore leur sont voilés.

Nous le disions dans une autre partie de cette étude, la raison est souveraine dans un seul domaine : celui de l'idée pure. Par la raison nous pouvons comprendre les choses, les juger ; mais la raison ne peut pas plus prévaloir contre un fait bien constaté qu'elle ne peut à elle seule prouver la réalité d'un fait. Quelque chose qui nous paraît raisonnable peut fort bien ne pas exister, tandis que quelque chose qui ne nous paraît pas raisonnable peut cependant être vrai. Sortir la raison de son domaine, c'est lui faire prendre une fausse direction ; on fait en général de mauvais ouvrage quand on cherche à limer avec une scie et à scier avec une lime. Nous le répétons, l'idée pure, telle est la sphère de la raison ; un fait constaté doit toujours avoir pour elle une valeur absolue. C'est seulement quand elle découvre une flagrante contradiction entre deux notions, qu'elle a le droit de dire que l'expérience a été mal faite. Ici encore elle doit s'arrêter à temps, elle constate la contradiction, elle ne peut dire ce qui est. Quelqu'un vous affirme avoir vu un triangle à quatre côtés. Vous l'arrêtez au nom de la raison : ou bien ce que vous avez vu n'est pas un triangle ou bien il n'a pas quatre côtés. Vous ne pouvez pas, au nom de la raison, trancher la question de savoir ce que votre interlocuteur a vu. « La raison conçoit ¹, » c'est-à-dire qu'elle peut « se faire une idée juste des choses ². » De là découle la définition donnée de la raison par M. Adrien Naville : La raison est la faculté de comprendre les rapports qui existent entre les choses ³. Comprendre les rapports qui existent entre les choses, reconnaître celles qui s'excluent et celles qui s'appellent, c'est bien s'en faire une juste idée, les concevoir. Tel est le rôle de la raison ; ne l'oublions pas et ne nous laissons jamais entraîner à le changer.

¹ Dandiran, *Cours de psychologie*, 1881-1882. Citation extraite d'un cours manuscrit.

² Cp. *Dictionnaires de Larousse et Gattel*.

³ Cp. *La raison*. Bibliothèque universelle, avril 1891, p. 8.

Un fait bien constaté, un fait matériel ou même un simple fait de conscience a une valeur absolue. Il ne faut ici encore pas confondre le fait lui-même avec l'explication qu'on en donne. Le fait est assuré, l'explication qui en est donnée, fût-ce même par un témoin, est moins certaine. Les faits constatés sont des problèmes que la raison doit chercher à expliquer. Les supprimer purement et simplement au nom de la raison, tenir sans motif pour des erreurs ou des hallucinations tout ce que la raison ne peut comprendre, c'est faire sortir cette faculté de son rôle. Elle a parfaitement le droit, en revanche, de contrôler les expériences qui lui sont présentées comme certaines. Pour être digne de sa haute mission, elle doit le faire impartialement, qu'elle puisse ou non expliquer le fait dont il s'agit, qu'il confirme ou bouleverse ses théories. Nous avançons-nous beaucoup en disant que ces conditions d'impartialité sont rarement remplies ?

Quelles sont les relations qui existent entre la raison humaine et Dieu ? Naturellement la raison n'est pas antireligieuse, bien au contraire. « C'est à tort qu'on a fait, qu'on fait encore de la raison une ennemie de Dieu. Elle appelle au contraire Dieu ; elle veut s'appuyer sur lui¹. » C'est de Dieu lui-même, de notre Créateur que lui vient l'autorité qu'elle réclame ; elle est un instrument qui ne saurait se retourner contre celui qui l'a fait tel qu'il est. La raison ne devient antireligieuse que quand elle sort des limites qui lui sont fixées ; que quand, se posant en autorité suprême, elle nie ce qu'elle ne peut expliquer. Elle ne franchit jamais impunément ce pas, quand elle est employée à tort, elle se fausse, elle ne donne plus des idées précises et exactes.

Si la raison ne peut pas nier l'existence de Dieu, elle ne peut pas davantage la prouver. La raison est la faculté par laquelle nous pouvons concevoir l'absolu, montrer la place de Dieu ; elle ne peut aller plus loin. Ce n'est pas la raison, c'est la conscience qui nous fait constater l'existence de Dieu. La raison peut le concevoir, elle ne peut le prouver.

¹ A. Naville, *La raison*. Bibliothèque universelle, avril 1891, p. 30.

Les faits religieux, les expériences sont conservés par la mémoire. Alors intervient la seconde des facultés créatrices dont nous avons à parler, l'imagination.

L'imagination, cette « folle du logis, » a dans la théologie, comme dans toutes les sciences, un rôle important. C'est elle qui groupe les faits suivant leurs analogies ou leurs différences, c'est elle qui déduit les lois auxquelles se ramènent les diverses constatations qui ont été faites ; c'est elle enfin qui, couronnant son œuvre, compose ce qu'on appelle un système théologique ou philosophique, « assemblage de principes liés ensemble, de manière à établir une doctrine¹. » Les lois et les systèmes, pour avoir une valeur, doivent être sérieusement et sévèrement contrôlés par l'expérience. La loi parfaitement formulée doit rendre compte de tous les faits qu'elle prétend régir ; le système parfait doit aussi tout expliquer. Nous n'avons pas besoin de dire que tous les systèmes actuels, et probablement il en sera de même tant que l'homme vivra sur la terre, sont imparfaits et laissent dans l'ombre une partie de la vérité. La cime nous domine radieuse, étincelante, nous ne pouvons l'atteindre encore ; faisons au moins nos efforts pour nous en rapprocher.

Ne nous étonnons pas du rôle que joue l'imagination dans la recherche de la vérité. Le nom même qu'on lui donne, « la folle du logis, » est un indice des hautes destinées auxquelles elle peut prétendre, s'il est vrai d'affirmer qu'un fou « est un homme qui déraisonne parce qu'il a trop d'esprit² ». L'imagination est une faculté créatrice au premier chef et, s'il est urgent de la surveiller exactement, de la régler avec soin, il serait coupable de ne pas utiliser ce précieux instrument. Les natures les plus enthousiastes, quand elles sont contenues et dirigées par une volonté puissante, ne sont-elles pas celles qui font naître le plus d'espérances ? Celui qui sait plier son imagination aux règles fixes de la pensée, celui qui sait la faire obéir possède l'instrument le plus utile. Mauvaise maîtresse, l'imagination est une excellente servante.

¹ Comp. *Dictionnaires de Larousse et Gattel*.

² Andrié, *L'âme et ses facultés*, p. 183.

La théologie a ses détracteurs. Ceux d'entre eux qui liront ce que nous venons de dire du rôle de l'imagination dans la théologie sentiront sans doute leurs préventions et leurs défiances s'accroître encore. Comment peut-on dans les choses de la foi, dans l'exposé de la doctrine chrétienne donner à l'imagination une valeur aussi grande ? L'imagination n'a rien à voir dans ce domaine. Nous rappelons ce que nous disions au début. La théologie part de la certitude pour la systématiser, elle ne la fonde pas. L'ordre est tellement nécessaire à l'esprit humain que chaque chrétien se fait plus ou moins son système. C'est ce que nous pouvons appeler la théologie irraisonnée, qui n'est en somme que la généralisation de certaines expériences dont on fait des règles absolues. Les affirmations les plus contradictoires peuvent dans ce cas coexister dans le même esprit. Une excellente chrétienne, qui avait éprouvé combien la Bible nourrit les âmes, nous exposa un jour une théorie d'éducation religieuse basée sur l'inspiration plénière la plus accusée. Nous lui fîmes remarquer certains passages qui nous semblaient pouvoir induire les enfants en erreur. Alors, sans hésiter, sans voir l'opposition entre les deux affirmations soutenues par elle, elle reconnut que ces passages ne lui paraissaient pas venir de Dieu. Cet exemple peut nous prouver combien la théologie irraisonnée est insuffisante ; la moindre objection l'ébranle. Pourtant la soif d'absolu est si grande dans le peuple chrétien que cette théologie séduira toujours facilement un grand nombre d'âmes que les thèses plus réservées des théologiens ne peuvent satisfaire. Il y a là pour les penseurs chrétiens une tâche délicate, mais importante. Faire sentir la nécessité d'une science plus exacte en montrant l'insuffisance des formules ordinaires pour répondre aux besoins des simples eux-mêmes.

Les personnes qui n'ont pas la vigueur intellectuelle nécessaire pour se faire leur théologie se contentent souvent de ce qu'elles ont appris dans leur instruction religieuse. La théologie apprise remplace la théologie irraisonnée. Trop souvent les pasteurs manquent de prudence et donnent pour la vérité, non seulement les faits chrétiens, mais leur manière de les com-

prendre. Les âmes simples prennent tout à la fois, la vérité éternelle et la théorie humaine et passagère qui en rend compte. Dès lors elles sont incapables de séparer ces deux choses. Tout changement dans la forme de la doctrine chrétienne leur paraît un abandon de la saine doctrine. Cette erreur, cette confusion présente plus de danger qu'il ne le semble à première vue. Sans doute ces chrétiens sont fondés sur le roc, puisqu'ils ont trouvé Christ ; mais ils s'opposent de toutes leurs forces aux progrès de la doctrine chrétienne, ils se cramponnent aux formules qu'ils ont apprises et ils veulent y soumettre les autres. Leurs pasteurs rencontrent de la défiance, les points sur lesquels ils croient devoir rompre avec la tradition sont signalés comme des hérésies ; leur position est souvent difficile.

Ce qu'il y a de plus grave encore, c'est la situation des enfants de ces chrétiens. L'esprit humain marche, chaque génération a ses vues spéciales. Il ne dépend de personne de l'arrêter. Les parents les plus fermement convaincus de la vérité de leurs théories n'empêcheront probablement pas leurs enfants de les abandonner quand elles auront été reconnues insuffisantes par la généralité de leurs contemporains. Qu'ils craignent seulement, s'ils s'obstinent à unir la vérité à des formules imparfaites, de pousser leurs enfants à abandonner la vérité elle-même¹. Le christianisme est éternel, la théologie est passagère ; elle change avec les époques, elle doit pouvoir changer, se perfectionner sous peine de disparaître et de compromettre la cause de la vérité elle-même. La vérité éternelle doit, à chaque époque, être présentée aux esprits sous une forme appropriée à leurs besoins. Il ne faut donc pas d'étroitesse et, pourvu que les expériences vécues, les faits chrétiens soient maintenus, il faut que les penseurs jouissent de la plus grande liberté théologique.

Il y a parfois, entre deux conceptions chrétiennes, des différences si importantes qu'il est avantageux que les chrétiens qui les représentent travaillent séparément. De cette manière,

¹ Comp. H. Brocher, *Le chemin de la vérité*. Revue de théologie et de philosophie, 1874, p. 16.

ils répondent aux besoins divers et groupent autour d'eux ceux qui comprennent leur point de vue et en sentent le besoin. Unis, ils ne pourraient que se nuire. Il faut de même que les fidèles sentent qu'ils ont parfaitement le droit de chercher leur nourriture spirituelle là où ils la trouvent le mieux. Quitter une église pour entrer dans une autre qui répond mieux à ses besoins, c'est le droit de chacun ; chacun doit pouvoir le faire librement, simplement, quand il le juge convenable¹. Que les différentes Eglises, par contre, se respectent et s'estiment réciproquement, qu'elles fassent effort pour comprendre qu'elles ne possèdent pas toute la vérité, qu'elles ne répondent pas à tous les besoins et que, loin de se combattre par des armes souvent déloyales, en provoquant les défiances et les soupçons, elles s'efforcent « de conserver l'unité de l'esprit par le lien de la paix². »

Le rôle de la théologie est de faciliter l'assimilation de la révélation divine, de la mettre à la portée de chacun. En faisant un système complet et bien ordonné, dans lequel ont place toutes les vérités les plus importantes, elle stimule encore l'assimilation. La théologie montre à celui qui l'étudie le total des expériences faites et elle le pousse à faire celles qu'il n'a pas encore réalisées, afin de posséder la vérité tout entière.

Malgré l'importance que nous leur attribuons, les formules théologiques sont pour nous de simples hypothèses, plus ou moins probables. Les expériences seules sont, pour celui qui les a faites, objet de certitude. L'expérience de quelqu'un est pour un autre homme une simple probabilité, mais elle provoque l'effort qui conduira le second à la certitude. La théorie de la certitude chrétienne, la théologie, déterminera la naissance et le développement de la certitude en provoquant les recherches personnelles de ceux qui en prendront connaissance. La théologie est un stimulant, elle n'est que cela, mais elle est cela.

¹ Cp. L. Monod, *Le problème de l'autorité*, p. 85 sq.

² Eph. IV, 3.
